

MODZIK

130 RUE LAFAYETTE  
75010 PARIS - 09 50 30 24 89



**SEPT/OCT 10**

Bimestriel

Surface approx. (cm<sup>2</sup>) : 387

Page 1/2



# Douche à l'italienne

**En partenariat avec Marithé + François Girbaud, la galerie Canesso propose en parallèle de la biennale des antiquaires une exposition sur un peintre italien du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'ici inconnu. La raison : le jean. Parce que ce « maître de la toile de jean », en affublant ses personnages d'un denim devenu planétaire, remet tout simplement en cause la légende de la matière indigo.**

PAR PIERRE MICHEL

On s'est construit toute une histoire du jean, et la voilà qui s'avère erronée. Levi Strauss, les travailleurs américains, le cinéma et une origine française pour couronner le tout : du storytelling avant l'heure. « Depuis le début dans les années cinquante, on dit que le jean vient de Nîmes. C'est beau, c'est bien, c'est français, ça nous plaît » dit François Girbaud, qui en connaît un rayon sur le denim, puisqu'il le travaille depuis les années 1960. « Je trouve que l'histoire du jean a toujours été une grande fumisterie. J'en ai raconté aussi, des conneries, donc c'est pas ça le problème. » Le grand mensonge, c'est entre autre celui des stars de cinéma qui ont donné au pantalon à rivets ses lettres de noblesse et ont forgé sa légende. Une légende qui ne cesse d'être ébranlée. « Le jean de Marilyn chez Christie's, tous les fabricants, de Levi's à Wrangler, s'en sont attribué la paternité. En fait c'était un truc de diffusion mass-market. » Ça, c'est pour la petite histoire. La grande, c'est celle qui veut que le jean date de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Pourtant, à peu près au même moment (en 1910), au musée de Gant, un premier tableau de celui qui n'est pas encore appelé le maître de la toile de jean est découvert. On l'attribue d'abord à Vélasquez puis, après quelques décennies, à un maître de la Lorraine. C'est en 2007, à Vienne, que plusieurs de ses tableaux sont regroupés et achetés par Maurizio Canesso, qui a initié l'exposition dans sa galerie. En définitive, le peintre est italien et ses toiles datent du XVII<sup>e</sup> siècle. Pour le coup, le jean aussi. Problème pour François Girbaud : « Pourquoi on ne l'a pas eu avant, pourquoi on est accrochés à l'image de James Dean ? Ces toiles sont encore très actuelles, c'est dingue de découvrir cela. » Et de se demander pourquoi elles sont restées dans l'obscurité. Selon Maurizio Canesso, cette bizarrerie relève de l'optique : « elles y sont restées car personne ne les a regardées. Un tableau, on ne le voit jamais de la même manière. Et des choses peuvent rester cachées durant des siècles. »

Pour le galeriste, l'artiste inconnu a pourtant, au même titre qu'un Latour, toute sa place dans la peinture de la réalité du XVII<sup>e</sup>.

« Les personnages regardent le spectateur avec une intensité que peu de maîtres ont atteinte. » À l'image de ce « Mendiant », portrait d'un enfant en veste de jean à la modernité troublante. « Ce gosse porte une veste qui aurait pu être dessinée par Chevignon. » Ou par un créateur, même si François Girbaud, ce mot l'« emmerde » et le fait toujours rire, tout comme celui de « technique moderne ». « On n'invente rien. Il y a toujours quelque chose avant nous. » Il accepte l'étiquette d'artisan, un artisan pour qui cette découverte est un choc, « quelque chose d'énorme. Ma vie a été associée au jean. On bouge quelque chose, on est en train de secouer le métier. » Les toiles de ce Transalpin signifient également un nouveau départ, l'occasion de se refaire une virginité.

« Quand on est intervenus sur le jean dans les années 1960, l'idée était d'aller contre le système bourgeois en déchirant, en raccommodant. Jamais je n'ai travaillé pour qu'au Plaza Hotel, un milliardaire russe sorte avec ses prostituées, son jean déchiré, et trouve ça cool. Résultat, on découvre qu'on a fait le chemin à l'envers. Nous, contestataires de 68 qui ne nous étions jamais vraiment plantés, on a raté un épisode. »

Reste tout de même un trou béant de deux siècles dans cette saga du denim. « Il est question de couturiers anglais, de toile de Gênes importée en Grande-Bretagne. » Rien de précis donc, mais tout un parcours à retracer à travers ces toiles réunies, qui instaurent tout de suite un dialogue entre elles : des scènes quotidiennes de la vie populaire où des personnages d'une très grande solennité portent ces vêtements, ornés de surpiqûres décoratives, avec une nonchalance déconcertante. Cette exposition est « un monde nouveau » pour François Girbaud. « Je vais apprendre quelque chose. Je grandis, c'est bien. »

« Il maestro della tela jeans », du 16 septembre au 6 novembre  
Galerie Canesso | 26 rue Lafitte, 75009 Paris  
www.girbaud.com